

LA MÉDECINE SOUS LES DYNASTIES SOUEI (581-617) ET T'ANG (618-907)

par Pierre HUARD[†]

I. — LE CONTEXTE HISTORIQUE

C'est celui du Moyen-Age chinois, c'est-à-dire des quatre siècles qui séparent la chute des Han de la réunion de l'Empire sous la dynastie des Souei. Ils sont occupés par le règne des « Trois Royaumes » (220-280), de la restauration éphémère des Tsin occidentaux (265-316) et des « Six Dynasties » (317-580). C'est un temps d'insécurité politique à cause des guerres civiles et des invasions barbares ; un temps de fermentation religieuse à cause de l'introduction du bouddhisme et aussi une période d'expansion vers le Sud et de sinisation des pays encore barbares situés au-delà du Yang-Tseu. La civilisation ressort de ces aventures enrichie, bariolée mais pas sérieusement entamée par des cultures trop frustes pour la menacer.

De 222 à 589, pendant plus de trois siècles, la Chine a subi avec les invasions et les guerres une transformation radicale des institutions, l'influence grandissante du taoïsme et l'expansion du bouddhisme. Après la période des trois royaumes Wei du Fleuve Jaune (220-265), Wou du Fleuve Bleu (222-316) qui se termina par le partage du pays en Nan-Pei-Tchao « Dynasties du Nord et du Sud » (222-589). C'est alors qu'apparut, 589, le général Yang Kien qui de ses mains puissantes restaura l'unité et fonda une nouvelle dynastie, celle des Souei (589-619).

L'économie du pays se développa progressivement et la paix retrouvée les études médicales connurent un nouvel essor. Si l'époque Souei fut une période de grande activité, elle connut vers la fin de la dynastie des années troublées marquées surtout par de coûteuses expéditions en Corée et le mécontentement croissant des populations. Une rébellion dirigée par un

chef énergique, Li Che-Min, amena la chute des Souei. Li Che-Min, unificateur de la Chine (600-649), qui régna sous le nom de T'ai Tsong (627-649) est probablement le plus grand souverain de la Chine ancienne. Il consolida la nouvelle dynastie des T'ang (618-907) qui brilla dans les arts, les lettres et les sciences.

« Antérieure, dit Richard Wilhelm, à celle de Charlemagne et des Khalifes d'Arabie, elle dépasse en ampleur les deux renaissances occidentales. Le règne des T'ang (618-907) est le « Grand Siècle » de l'histoire chinoise. Il fut illustré non seulement par un renouveau de la littérature médicale chinoise mais aussi par un épanouissement des arts et des lettres. Avec les grands poètes Li Po (701-762) et T'ou Fou (712-770), elle marque un des sommets de la pensée chinoise ».

Pour la première fois dans le monde, la sélection des fonctionnaires au moyen d'un concours écrit, fonctionna d'une façon satisfaisante. Ainsi naquit une « intelligentsia » qui devait, peu à peu, éliminer des leviers de commande l'ancienne aristocratie et favoriser une renaissance littéraire et artistique d'une grande ampleur. Aussi bien, les trois derniers siècles T'ang (618-906) ont été comparés à la Renaissance occidentale (E. Balazs). L'empire a déjà 50 millions d'habitants. Le Grand Canal et le Bouddhisme lient solidement le Sud et le Nord. Le thé, la porcelaine, les débuts de l'imprimerie répandent à l'extérieur les splendeurs de la civilisation matérielle chinoise.

Les routes transcontinentales qui avaient été fermées par les invasions hunniques (IV^e et V^e siècles) se rouvrent pendant tout le VII^e et le VIII^e siècles puis se ferment temporairement à la suite de la bataille de Talas (751). Le développement de la construction maritime et les relations de plus en plus actives avec les *A-la-pe* (les Arabes) permirent l'introduction de nombreux produits pharmaceutiques qui vinrent enrichir l'arsenal médical chinois. A l'époque de l'Empereur Ta Tchong (847-859), l'Arabe Sou-Lai-Man (Soliman) dans le *Tong-yeou pi-ki* (Relations d'un voyage en Orient) mentionne les échanges faits à bord des grands bateaux chinois, capables d'affronter les tempêtes du Golfe Persique. Les voies de communication sont alors de deux sortes : les voies maritimes (voie du Sud et voie du Nord) et la voie continentale. Par la voie maritime du Sud on exporte de Canton vers la Perse (Siraf), l'Inde et l'Arabie et on communique avec les Iles du Pacifique. La voie maritime du Nord est reliée par Ming-Tcheou

(province du Tchö-Kiang) et Teng-Tcheou (province du Chan-Tong) avec la Corée et le Japon. La route continentale communique avec l'Inde, le Moyen-Orient et Byzance. Ce sont ces contacts commerciaux qui favorisèrent les échanges culturels et l'introduction de nouvelles théories médicales (Li T'ao).

Canton compte 200.000 habitants dont 100.000 Arabes. Yang Tcheou est la plaque tournante du commerce continental. Le centre de l'empire a tendance à se déplacer du Nord-Ouest vers le Sud-Ouest (E. Balazs).

Les rapports sino-indiens, sino-iraniens et sino-byzantins sont à leur apogée. L'astronomie, les mathématiques et, accessoirement, la médecine ayurvédiques sont apportées en Chine par les moines bouddhistes. On sait l'importance que leur religion a toujours donné à la prévention et au traitement des maladies. Sous son influence, à côté des infirmeries de monastères se développèrent des hôpitaux publics, dont la trésorerie était assurée par les revenus des champs dits de compassion. En même temps, les théories médicales indiennes, construites comme celles des Grecs sur l'existence de quatre éléments s'affrontent à la mentalité chinoise.

On sait, par exemple, qu'au V^e siècle, sous l'impulsion du grand traducteur Kumarajiva, les ouvrages bouddhistes indiens inondèrent la Chine. On note dans les Annales de Souei de très nombreuses publications sur les médecins brahmanes (*P'o-lo-men*) aujourd'hui perdus : *P'o-lo-men tchou-sien yo-fang* (vingt chapitres) ; *P'o-lo-men yo-fang* (cinq chapitres) ; *K'i-p'o so-chou sien-jen ming-louen fang* (deux chapitres), etc. ⁽¹⁾.

Tsien Po-Tsan, Chao Siun-Tcheng et Hou Houa : *Histoire générale de la Chine*, Pékin 1958. L'Empire des Tangs (618-907), sa fondation et ses années de prospérité, pp. 52 et suiv.

Tch'en Pang-Hien : *Tchong-kono yi-hine che* (Histoire de la médecine chinoise). Chapitre 2 : La médecine des Souei et des T'ang. Pékin 1955, pp. 71 et suiv.

Cf. Li T'ao : *Souei T'ang che tai (589-907) wo kono yi hine ti tch'eng tsieou*. Les réalisations médicales de notre pays à l'époque des Souei et des T'ang (589-907). Pékin. Tiré à part de l'Académie de Médecine de Chine (s.d.).

C.P. Fitzgerald : Li Che-Min, *unificateur de la Chine*, 600 à 649. Paris. Payot (1935).

E. Balazs.

Tsai Mei-Piao : Quatre mille ans d'histoire. *La Chine populaire*, n° 6 (1962).

(1) *Souei-chou King-tsi-tche* (Mémoire sur les ouvrages classiques du livre des Souei), par Tchang-Souen Wou-Ki. 155 pages, 62 pages d'index. Format : 13 + 18,5 cm. Prix 0,75 Yuan (180 frs). Commercial Press. Réédition (1^{re} édition de Changhaï), novembre 1955 (3.000 exemplaires).

De nombreux médicaments occidentaux, dont la thérapie (c. 667) sont introduits dans l'Empire. Ainsi la Médecine chinoise a pu entrer indirectement en contact avec la pensée hellénique (Li T'ao).

A la cour impériale, on voit bien des choses étrangères à la Chine : grands chevaux occidentaux souvent reproduits par les artistes contemporains, léopards, lions, guépards, mangoustes, polo, musique d'Asie Centrale.

Le bouddhisme indien et le taoïsme chinois (dont nous avons déjà parlé) jouent donc un rôle beaucoup plus important qu'à la période précédente sur le plan philosophique, artistique, scientifique et économique (Gernet). Leur âge d'or se situe entre 200 et 618 pour le bouddhisme et entre 222 et 589 (période des six dynasties) pour le taoïsme. Dans un climat qui ignore les guerres de religion, elles se pénètrent, l'une l'autre, jusqu'à constituer un syncrétisme religieux qui a (nous l'avons vu) d'autres équivalents culturels.

Un rôle essentiel a été joué par les grands pèlerins chinois qui, au péril de leur vie, bravant les interdictions impériales et les dangers d'un voyage aventureux, allèrent dans l'Inde chercher les livres sacrés et les rapporter chez eux.

Dans une seule génération, plus de soixante religieux firent le pèlerinage de l'Inde que le verrou musulman rendra bientôt impossible. Quelques-uns revinrent avec des notions médicales, alchimiques et mathématiques. D'autres contribuèrent à faire mieux connaître la géographie de l'Asie et la Civilisation indienne. Yi Hing, bonze astronome et magicien à tendances tantriques, mit au point de 721 à 727, le calendrier *Ta yen li* qui est un progrès sur tous les calendriers antérieurs. Il construisit un nouvel uranorama, mut par un moteur hydraulique et dans lequel les mouvements des corps célestes étaient indiqués relativement à l'écliptique. Il mourut avant d'avoir pu présenter au Trône ses remarques sur les notions chronologiques et mathématiques introduites d'Inde en Chine par Tch'ou T'an Si Ta. Il avait essayé de mesurer la longueur réelle d'un degré de méridien

terrestre et avait trouvé 351 lis, 27. Il est considéré comme un des plus grands savants chinois ⁽²⁾.

Les relations médicales avec le Japon sont importantes. Du VI^e au IX^e siècles, le Japon fit d'immenses efforts pour s'assimiler la culture chinoise. Il y eut des bureaux de traduction sino-japonais, comme il y eut à Bagdad des « Maisons de la Sagesse » assurant la traduction arabe de la Science grecque.

La liaison entre la médecine chinoise et la médecine japonaise fut assurée par des médecins coréens qui furent appelés au Japon entre 414 et 468.

En 562, vingt-neuf livres de médecine chinoise parvinrent, pour la première fois, dans l'archipel nippon. Le premier ouvrage médical chinois imprimé n'arriva qu'en 1528. Les Japonais allèrent, pour la première fois, étudier la médecine en Chine vers 608 ⁽³⁾.

Li Mi Yi, d'origine persane, participa à la renaissance Nara et vint au Japon (env. 735). Dès cette époque les traités médicaux et botaniques chinois sont recherchés au Japon, de telle sorte que l'on a pu y retrouver des livres perdus sur le continent ⁽⁴⁾.

En ce qui concerne la matière médicale, les adaptations les plus connues de *Pen ts'ao* en *Honzo* sont les suivantes :

Wake Hiroyo (c. 750-800), médecin, éducateur et bibliophile, fonda la première école libre du Japon et écrivit le *Yakke taiso* (ouvrage qui dérive du *Sin-sieou pen-ts'ao* (Materia Medica nouvellement remaniée), de Sou

(2) Li Yen : *Tchong-souan-che louen-ts'ong* (Encyclopédie de l'histoire des mathématiques chinoises). Édition de Changhaï (1931-1947). Édition de Pékin. Édition des Presses Scientifiques (1954-1955). 5 volumes.

Li Yen et Tou Che-Jan : *Tchong-kouo kou-tai chou-hine che-bona* (Zhong guo gu dai shu xue shi hua). Histoire des études mathématiques dans la Chine ancienne. Format : 13 + 18,4 cm, 40 pages. Édité par la Tchong-houa chou-kiu. Première édition, Pékin (1961).

(3) Le premier médecin étranger venu au Japon serait Kon-Bu qui arriva de Corée à Yamato en 414 pour soigner l'Empereur (Y. Fujikawa, mort en 1940 : *Geschichte der Medizin in Japan*, 1911). Traduction anglaise de John Ruhrah, *Clio Medica*, avril 1934.

(4) Yasuyori Tamba sous le titre de I-shin-ho (982) écrivit un commentaire du *Pin yuan heou louen*, par Tch'ao Yuan-Fang. C'est le plus ancien ouvrage médical japonais connu et le début d'une longue tradition, suivant laquelle il n'y a pas d'ouvrage médical chinois important qui n'ait, après un décalage plus ou moins long, sa copie ou sa compilation japonaise.

Kong ou Sou King (c. 660 ?). Il traite de deux cent cinquante-quatre drogues des trois règnes. Le manuscrit (*Sin-sieou pen-ts'ao*) découvert au Japon par l'érudit Tch'en Kiu ne comprend que dix chapitres complets.

Ceci explique toutefois le succès de la médecine chinoise au Japon. Kien Kanjin vint au Japon en 755⁽⁵⁾ et y fonda à Nara l'un des centres hospitaliers les plus réputés de l'Extrême-Orient.

II. — ORGANISATION DE LA MÉDECINE

La médecine fut réorganisée et les études sanctionnées par des examens dépendant du *T'ai-ji-chou* (Grand Service Médical), créé en 624. C'est un des plus anciens exemples connus d'enseignement de la médecine contrôlé par l'État.

L'effectif du *T'ai-yi-yuan* est de trois cent quarante-neuf fonctionnaires dont seize s'occupent de questions administratives. Les techniciens sont différenciés en médecins (27) et pharmaciens (52). La médecine est divisée en quatre spécialités. Les médecins et pulsologues sont versés dans les cinq branches de leur art : médecine interne, médecine externe, pédiatrie, maladies du nez, de la bouche et de la gorge ; moxibustion et acupuncture.

Les maîtres acupuncteurs (*Tchen-che*) enseignent le *Kia-yi king* (Classique de l'acupuncture). Les masseurs (*An-mo che*) se préoccupent aussi des techniques respiratoires et de la réduction des fractures (*tcheng-kou*). Les maîtres en incantations et tabous (*Tcheou-kin che*) sont aussi géomanciens et physiognomonistes. Dans chaque spécialité, il y a des professeurs, des assistants subalternes et des étudiants sélectionnés par des examens (Li T'ao). La pédiatrie (*Chao-siao*) est une des chaires les plus importantes. Seuls peuvent pratiquer la médecine des enfants ceux qui se sont spécialisés en cinq ans d'études et ont donné la preuve de leur savoir par leur succès aux examens.

(5) Le temple To-sho-daiji fut construit en 759 par Gan-Jin (Kanjin). C'est un des plus beaux édifices de Nara qui atteste de la civilisation chinoise au Japon. Sa solide structure en bois se distingue de la pagode voisine à trois étages (temps Yakushiji).

III. — DOXOLOGIE

L'époque T'ang est celle des néo-classiques, c'est-à-dire des traités qui se donnent comme rédigés dans la nuit des temps par Houang Ti ou Chen Nong. Il s'agit, en réalité, de compilations hétérogènes qui sont des rééditions successives d'ouvrages très anciens dans lesquels chaque génération a ajouté les idées qui lui étaient chères en les abritant sous un nom prestigieux mais parfaitement anachronique. Le système élaboré depuis les premiers siècles avant Jésus-Christ par des esprits profondément originaux et rationalistes s'est figé au début de l'ère chrétienne. Mais si l'observation clinique a été abandonnée, les commentateurs n'ont cessé de développer la partie doxologique du système et d'y ajouter des éléments nouveaux. Ces apports successifs se sont prolongés jusqu'à la période de T'ang où une mise en forme, qui a paru définitive aux contemporains, a été donnée à des ouvrages fameux. C'est le cas du *Nei-King* que nous connaissons par l'édition de Wang Ping⁽⁶⁾.

Il serait très important que par une méthode dont Bridgman a montré la grande fécondité, chaque classique soit analysé de près de façon à montrer la part respective de chaque génération médicale, depuis les précurseurs si remarquables qui bâtirent le système sous les Han antérieurs jusqu'aux auteurs des T'ang qui ont établi le texte définitif.

Celui-ci distingue deux grandes classes de maladies : celles provoquées par les vents (*fong*) au nombre de 24 et celles causées par les souffles (*k'i*) au nombre de 80. $80 + 24 = 104$. Le Compromis de Souen se situe entre la doctrine indienne des quatre éléments et celle chinoise des cinq viscères (Demiéville)⁽⁷⁾. Le corps humain est une combinaison de Terre, d'Eau, de Feu et de Vent. Lorsque le souffle du Feu est dérangé, le corps devient brûlant ; si c'est le souffle du Vent, les pores se bouchent ; si c'est celui de l'Eau, le corps enfle, la respiration est pleine, haletante et épaisse. Si c'est le

(6) Wang Ping donna l'édition qui restera classique du *Nei-king* (Canon de la Médecine interne) (c. 761). Elle sera recompilée sous les Song (960-1126) et sous les Ming (1368-1644).

Houang-ti Nei-king Sou-wen. Vol. I, 244 p., Vol. II, pp. 245-514. Commentaires de Wang Ping. Presses Commerciales. Première édition, avril 1931. Seconde édition, avril 1955. Changhaï, Numérotée de 3.001 à 7.500.

(7) Demiéville : *Hôbôgirin*. Dictionnaire encyclopédique du Bouddhisme d'après les sources chinoises et japonaises. Tokyo et Paris (1929-1937).

souffle de la Terre, les quatre membres restent inertes. Si le Feu est supprimé, le corps se refroidit. Si le Vent s'arrête, le souffle est interrompu. Si l'Eau s'épuise, il n'y a plus de sang. Si la Terre se disperse, le corps éclate. Si les quatre souffles unissent leurs vertus, les quatre âmes sont tranquilles et harmonieuses. Mais pour peu qu'un des souffles soit dérangé, il se produit 101 maladies et si les quatre âmes s'ébranlent, 404 maladies se produisent, en même temps. Si l'on admet 81 maladies pour chaque viscère, on aboutit à $5 \times 81 = 405$, chiffre très voisin de celui donné par les 101 maladies attribuées à chacun des quatre éléments : $101 \times 4 = 404$ (la même tendance, mais à un moindre degré, se retrouvait déjà T'ao Hong-King). La systématization des ouvertures (*K'iao*) représentant les organes des sens (yeux, oreilles, narines, bouche $2 + 2 + 2 + 1$) en rapport avec chacun des cinq organes est exposée. De plus, une éthique du niveau le plus le plus élevé est sans cesse rappelée au lecteur. Elle entoure la figure de Souen Sseu-Mo de l'auréole du Bon Samaritain.

« Pour être bon médecin, nous dit-il, il ne suffit pas d'être versé dans la littérature confucéenne et taoïque ; celui qui n'a pas lu les livres bouddhiques ne connaîtra pas la Bonté, la Compassion, la Joie du renoncement. Il ne saura pas, en abordant les malades, se pénétrer de pitié et de sympathie ni former le vœu de porter secours à toute douleur de tout être animé, sans s'occuper de son rang, de sa fortune, de son âge, de sa beauté, de son intelligence, de sa qualité de Chinois ou de barbare, d'ami ou d'ennemi ; il ne parviendra pas à considérer avec égalité tous les malades comme ses amis les plus chers » (Demiéville).

La lèpre est bien décrite et sa longue évolution indiquée. Les ulcérations rétinales vénériennes sont mentionnées dans les deux sexes. De même la variole, la rougeole, la gale⁽⁸⁾, la dysenterie chaude (probablement bacillaire), la tuberculose pulmonaire, l'hémoptysie, le choléra, le diabète, l'hydropsie, les helminthiases, les maladies carencielles (béri-béri, héméralopie, rachitisme, goître). Souen Sseu-Mo ici sera, à ce point de vue, confirmé, un peu plus tard, par Han Yu (762-824) établissant que les

(8) Souen Sseu-Mo donne la recette du *yu sien yo tsieou* (vin médicinal pour la guérison de la gale) dont les principaux ingrédients étaient : *k'ou-chen-tsen* (*Sophora flavescens*) ; *Ping-lang* (betel) ; *Pai-ki* (*Bletia hyacinthina*) ; *Mou-T'ong* (*Akebia quinata*) ; *Cheng-kiang* (*Areca Catechu*) ; *Houa-tsiao* (*Xanthoxylum Alatum*) et le remède spécifique de la gale *Pai-Pou* (*Stemona ruberosa*). On en enduisait la partie malade avec ce vin mais l'usage interne en était interdit.

paralysies béri-bériques des membres inférieurs (déjà signalées dans le *Nei-king*), ne se voient qu'au sud du Yang-tseu kiang, chez les mangeurs de riz. On n'en constate pas l'existence, au nord de ce fleuve, chez les mangeurs de blé. Notons que le béri-béri ne sera connu en Occident que par Gabriel Ribeiro (1559), Gondinho da Eredia (1613), de Conto (1616), Jacques Bon-tius (1592-1631) et Jao Ribeiro (1635).

Les maladies chirurgicales principales sont les ulcères, les anthrax, les fistules anales, les hémorroïdes, les rétentions d'urine (traitées par cathété-risme) et un certain nombre d'affections oto-rhino-laryngologiques.

Les tumeurs sont divisées en six variétés : osseuses, adipeuses, pier-reuses, musculaires, purulentes, vasculaires. Mais Souen Sseu-Mo se plaint de ce que, à cause des tabous sociaux, il est dix fois plus difficile de soigner une femme qu'un homme. En pédiatrie, les maladies suivantes sont décrites : les neuf variétés de convulsions (*king-tien*), les appréhensions (*kio-wou*), les fièvres ou maladies contractées par le froid (*chang-han*), la toux (*k'o-seou*), les furoncles et anthrax (*yong-tsiu*), les scrofules (*Lei-li*) et les mala-dies contagieuses. Parmi celles-ci est la rougeole (*Ma-tchen*) dont la des-cription princeps est attribuée à Tche Fa-Tsouen (la préface de l'ouvrage renferme quelques détails biographiques sur ce moine médecin). Dans les suppléments, les incantations, les charmes et les tabous d'origine indienne ne sont pas négligés.

Le professeur Li T'ao pense que l'ouvrage attribué à Souen Sseu-Mo n'a pu paraître avant l'époque Yuan. Il est, en effet, basé sur la théorie des douze vaisseaux principaux, formulée par Tchang Yuan-Sou. Il donne des formules à base de sel de zinc qui ne sont pas mentionnés dans la matière médicale de Tcheng Ho. Par ailleurs, ce livre est manifestement le point de départ de Leou Ying (1320-1389), auteur d'un compendium de la médecine (*Yi-hiue kang-mou*). On peut aussi dater de l'époque T'ang le *Long-chou* (Livre du dragon ou Traité des maladies des yeux). Si la Chine s'assimile des éléments médicaux chinois, l'Inde fait de même. Le *Mö-king* (Classique du Pouls) a sûrement influencé la médecine tibéto-indienne. Le *Rgyud bzi* (786) et le *Bhaisajayagura* (728-786) connaissent l'examen du pouls qu'i-gnorent Caraka et Suçruta (J. Filliozat). Le bonze pèlerin Yi Tsing (635-713) revient des lieux saints avec cette idée que les Chinois connaissent toutes les drogues indiennes mais que les Indiens ne connaissent ni l'acu-puncture ni la pulsologie (Reddy).

Les maladies des femmes enceintes et l'obstétrique ne sont pas négligées. Une étude comparative avec le traité contemporain de Tsan Yin (900) *Tch'an-Pao*, le plus ancien traité chinois d'obstétrique serait intéressante. Une place très importante est faite à la pédiatrie, alors mal connue, car au-dessous de six ans les descriptions des maladies n'étaient pas insérées dans les livres classiques (Li T'ao) ⁽⁹⁾. La thérapeutique, très variée, utilise les massages, les exercices respiratoires taoïstes, la culture physique bouddhiste, les pratiques sexuelles, l'acupuncture, les moxas, les incantations et les charmes, les médicaments et la diététique.

L'*Ephedra* (*Ma-houang*) est couramment employé dans les maladies respiratoires ; l'huile de croton dans les maladies du tube digestif ; les fumigations de calomel dans les maladies vénériennes, pour la première fois ; le Ginseng comme tonique. Les médicaments d'origine occidentale, persane ou indienne sont assez nombreux (musc, bezoar, vins et pilules diverses). Les maladies carencielles (notion qui ne prévaudra en Occident que vers 1913) sont traitées, moins par des médicaments mais par des régimes alimentaires appropriés. La cure du rachitisme est à la base de carapace de tortue ; celle de l'héméralopie à base de foie de jeunes animaux ; celle du goître à base de *Hai-tsao* (*Sargassum siliquastrum*, Ag.) riche en iode. Contre le béri-béri sont prescrits *Fang-fong* (*Siler divaricatum*, Dth et Hk.), *Hing jen* (*Prunus Armeniaca*, L.), *Chou-tsiao* (*Xanthoxylum piperitum*, D.C.), *Sang-ye* (feuilles de *Morus alba*, L.), *Tch'o-ts'ien* (*Plantago major*).

Le second traité de Souen, la « Connaissance exhaustive de la Mer d'Argent » (*Yin-bai tsing-wei*), assimilant suivant la terminologie bouddhique le blanc de l'œil à un océan, est le plus ancien traité chinois d'ophtalmologie. Les annales T'ang ne le mentionnant pas, il est quelquefois considéré comme une production de la période Song (H. T. Pi). Il est illustré de quatre-vingt-deux figures, simples schémas représentant simplement des lésions oculaires visibles classiquement. On ne constate aucun essai de représentation des chambres, des tuniques ou des muscles de l'œil comme Hounain (809-873) le fera un peu plus tard. Il n'existe également aucun essai de théorie explicative de la vision. Pourtant les milieux transparents oculaires étaient connus des Indiens. On trouve même une allusion très

(9) Li T'ao (Lee T'ao) : A brief history of Obstetrics and Gynecology in China from Ancient Times to before the Opium War. *Chinese Medical Journal*. Vol. 77, November 1958.

nette à leur sujet dans le rituel bouddhique d'initiation. Le Maître tenait devant l'initié une baguette d'or, avec laquelle il frottait ses yeux, dans le but de lui enlever la membrane (exactement les quatre couches des milieux transparents oculaires), de l'ignorance (Demiéville). Mais ces brèves indications ne pouvaient remplacer les excellentes bases anatomiques et graphiques grecques qui ont fourni aux ophtalmologistes arabes un point de départ facile⁽¹⁰⁾.

La traduction de la « Connaissance de la Mer d'Argent », ouvrage spécialisé, est particulièrement difficile. Certaines lésions ne sont pas identifiables. La presbytie, les complications oculaires de la variole et de la rougeole, les conjonctivites, les taies de la cornée, les opacités des milieux transparents sont mentionnés. Pi (1931) a identifié, en outre, le prolapsus de l'iris, l'iridocyclite, la kératite interstitielle et le glaucome.

Souen ne connaissait vraisemblablement ni le cristallin ni son opacification. Nous pensons cependant que dans les diverses opacités qu'il décrit (blanches, noires), il est bien question de la cataracte et de son traitement chirurgical par l'abaissement à l'aiguille, selon la vieille technique de Susruta.

Un autre ouvrage de Souen Sseu-Mo (« L'essentiel de l'ophtalmologie ») est apocryphe et aurait été rédigé à l'époque Ming. Il traite du trachome, des ulcères de la cornée, de la cure chirurgicale, de la cataracte et de l'ectropion, du traitement des maladies oculaires par des collyres donnés en gouttes, des cataplasmes, des applications de moxa et d'acupuncture (Li T'ao).

Tch'ao Yuan-Fang présida la commission impériale chargée de rédiger un traité général sur l'étiologie et les symptômes des maladies (610), le *Tch'ao-che ping-yuan*. Il inspira l'ouvrage japonais connu sous le nom de *I-shin-ho* (982) et servira de base aux examens sous la dynastie Song (960-1126). Le Professeur Li T'ao en a donné une analyse récente. Une édition récente a été également faite⁽¹¹⁾.

(10) Li T'ao et Pi Houa-To : Histoire de l'ophtalmologie chinoise (*Tchong-kono yen-k'o-bine che ta-kang*). Revue chinoise d'ophtalmologie, n° 5, pp. 398-403, 2 illustrations. Pékin (1956).

(11) *Tchou-ping yuan-heon-louen* (Traité d'étiologie et de symptomatologie des maladies), par Tch'ao Yuan-Fang, 268 pages. Format 18 x 25 cm. Première impression de la première édition (1955). Troisième impression de la première édition (1958). Tirage de Pékin. Agence d'Édition du Peuple. Numéroté de 7.601 à 8.600.

Le traité d'étiologie et de symptomatologie des maladies est le plus ancien traité chinois d'étiologie conservé jusqu'à nos jours. C'est le premier ouvrage spécialisé traitant de la pathologie. Il fut compilé la sixième année de l'ère Ta-Yz (610) des Souei par un comité de médecins présidé par Tchao Yuan-Fang. Il comprend 51 chapitres divisé en 67 sections et 1720 paragraphes. C'est l'ouvrage de pathologie traditionnelle par excellence. Il a connu une vaste diffusion dans les pays de culture sinoïde et a servi de modèle à l'ouvrage médical japonais le plus réputé ou *Yi-sin-fang* (en japonais : *I-shin-ho*), édité en 982. Le traité de Tchao est non seulement un ouvrage médical traitant de sujets aussi divers que les techniques de préservation de la santé, les recettes pharmacologiques et les thérapeutiques de longue vie mais il est en outre un grand classique de la littérature chinoise. Il sera sous les Song (960-1126) le manuel de base exigé pour les examens d'État et l'Encyclopédie *T'ai-p'ing cheng-houei-fang* est, par exemple, à chaque paragraphe précédé d'une citation de Tchao Yuan-Fang.

Trop de symptômes (1720 divisés en 67 catégories) et pas assez de maladies ne lui permettent pas l'établissement d'une posologie très satisfaisante. Il traite plus particulièrement de trente-neuf sortes de maladies relevant de la médecine interne (*nei-k'o*) et qui occupent plus de la moitié de son œuvre. Il étudia, en outre, la médecine externe (*wai k'o*), la gynécologie (*fou-k'o*) et la pédiatrie (*siao eul-k'o*).

Dans la médecine interne (*nei-k'o*), sont décrites les maladies de l'encéphale (*nao-chen-king*) et celles que l'on appelait à l'époque des T'ang (618-907) les maladies provoquées par les vents (*fong-ping*) : dyspnée avec syncope, troubles de la parole avec turgescence de la langue, paralysies avec quadriplégie, épilepsies et névralgies faciales (Li T'ao). La variole, la rougeole, la peste bubonique, la dysenterie chaude (probablement bacillaire), la dysenterie froide (probablement amibienne), le choléra et ses crampes musculaires, la lèpre et le rachitisme sont passés en revue (Haudricourt et Needham).

Le *Tchou-ping yuan-heou-louen* mentionne également les maladies mentales, les maladies carencielles, le diabète, les maladies contractées par le froid, les maladies chroniques, la malaria, la jaunisse, le béri-béri, la toux, les maladies du cœur, les maladies provoquées par les poisons des animaux et les maladies parasitaires dont la gale. Le sarcopte est mentionné, pour la première fois dans la littérature universelle, par Tch'ao Yuan-Fang (c. 610),

puis d'Est en Ouest par Ahmad Al-Tabari (c. 1050) ; par Avenzoar (1162) et Sainte Hildegarde de Bingen (1098-1179) qui le regardait comme la cause de la gale⁽¹²⁾.

IV. — LES GRANDS TRAITÉS MÉDICO-CHIRURGICAUX

Nous avons en 610 le *Tchao-che ping-yuan*, le Traité d'étiologie de Tch'ao ; en 652, le *Ts'ien-kin fang* (Les milles recettes de grand prix), de Souen Sseu-Mo et en 752, le *Wai-tai pi-yao* (Secrets médicaux d'un fonctionnaire), de Wang T'ao⁽¹³⁾.

Souen Sseu-Mo (581-682), ermite et médecin, homme étonnant, aussi versé dans le canon taoïste que dans les écritures bouddhiques, a laissé plusieurs ouvrages dont nous ne retiendrons que deux traités importants. Les mille recettes de grand prix (*Ts'ien-kin fang*, c. 652), traduites en japonais par Tamba Yasuyori sous le nom de *I-shin-ho* (982), furent complétées, trente ans plus tard, par un supplément (*Ts'ien-kin yi-fang*). Il s'agit d'une encyclopédie médico-chirurgicale complète exposant une pathologie déjà très riche et que l'Occident arabe, byzantin ou latin ne connaîtront que beaucoup plus tard. Nous ne reviendrons pas sur l'analyse détaillée que nous avons donné de cet ouvrage, réédité par l'Agence d'Hygiène du Peuple de Pékin (1956) et du Traité d'Hygiène Sexuelle qui la termine (*Fang-tchong pou-yi*). Disons seulement que, si le supplément se réfère au Traité des Fièvres de Tchang Tchong-King, l'ouvrage principal est, sur le plan théorique, une combinaison sino-indienne rappelant celle déjà tentée par T'ao Hong-King (452-536) et par Tchang Wen-Tchong, apothicaire de l'Impératrice Wou (684-704).

(12) R. Hoeppli : *Parasites and parasitic infections in early medicine and science*. University of Malaya Press. Singapore (1959), p. 338.

B. Dujardin : *L'histoire de la gale et le roman de l'acare*. Tiré à part, 158 p. (Imprimerie médicale et scientifique, Bruxelles). Archives belges de Dermatologie et Syphiligraphie, 1946, 2 : 13-75 ; 1947, 3 : 1-49 ; 129-175. Analysé par J. Théodoridès. *Isis* 47 (décembre 1956).

(13) Wang T'ao : *Wai-t'ai pi-yao* (Secrets médicaux d'un fonctionnaire). Réédition de l'Agence d'Hygiène du Peuple. 1955 : première impression, première édition ; 1958 : troisième impression, deuxième édition. 1.142 p., appendices. Pékin.

Dans les chapitres chirurgicaux (*wai-k'o*) il est question des fractures compliquées dans lesquelles est préconisée la suture ligamentaire et osseuse immédiate après le traumatisme. La nécessité d'extraire les corps étrangers et les séquestrer, dans la cure des fistules consécutives à une fracture compliquée, est notée. Mais ces excellents préceptes ne paraissent pas avoir été suivis. Pour la première fois, sont séparés l'obstétrique de la gynécologie et la forme humide de la forme sèche du béri-béri. A ce propos, Souen raconte que lorsque les Tsin occidentaux (265-316) durent d'enfuir vers le Sud, beaucoup de courtisans et de fonctionnaires souffrirent de mollesse des jambes (*Jouan-kio*) ; d'autres moururent. Le médecin de la cour, le bonze Tche Fats'ouen, auquel on doit la primo-description de la rougeole, en sauva un grand nombre (c. 307) (Sié Kouan).

Wang T'ao était, comme Chouen-Yu Yi (c. 176 av. J.-C.) et bien d'autres médecins chinois, d'abord un fonctionnaire. C'est la fréquentation d'amis médecins et le devoir de piété filiale envers sa mère malade qui le poussèrent à compiler les traités médicaux de la grande bibliothèque *Hong-wen* (dite de la Tour Extérieure) dont il était le conservateur. Sa principale source paraît avoir été le traité de Tch'ao Yuan-Fang. « Les importants secrets médicaux d'un fonctionnaire » (*Wai-tai pi-yao*) (752) traitent de la médecine humaine et vétérinaire. Chaque chapitre commence par la description d'une maladie, suivie des ordonnances correspondantes, de formules de charmes et d'exorcismes destinées à délivrer les malades de possessions démoniaques. Il s'agit, en effet, du premier livre qui incorpore à la médecine chinoise des connaissances indiennes introduites en Chine par le prêtre taoïste Sie (*Sie tao-jen*) dans son livre classique traitant de l'ophtalmologie en Inde (*T'ien-tchou-king louen-yen*). Pour lui, « le corps humain est composé des quatre éléments de la terre, de l'eau, du feu et de l'air et le globe de l'œil seulement composé d'eau ». Il ajoute : « la partie blanche de l'œil (sclérotique) consiste en trois couches membraneuses tandis que la partie noire du globe de l'œil (cornée) est formée d'une couche seulement ». La cataracte et son traitement chirurgical était décrite minutieusement comme suit : « Apparemment sans aucune raison, sans aucune sensation des ans et a pour résultat final la cécité complète. L'observation ne révèle d'autre processus anormal qu'une sorte d'écran sur la pupille ; de couleur blanche verdâtre responsable de l'obstruction de la vision. Mais le patient a encore la perception de la lumière, et peut faire la différence entre le jour et la nuit. Ce mal est connu comme une cécité verte due à un écoulement du

cerveau (*nao-lieou-tsing-mang-yen*) (la cataracte). Avant l'attaque du mal, le patient voit souvent des objets noirs semblables à des mouches monter et descendre en flottant devant les yeux. L'acupuncture avec une aiguille d'or chassera immédiatement le nuage et laissera entrer la lumière. Après l'acupuncture, l'administration buccale de la pilule de rhubarbe (*Ta-houang wan*) est indiquée. Les purgatifs drastiques ne sont pas autorisés. La cause du mal peut être due à un « vide chaud avec vent » (*hiu-jö-lien-fong*) ».

En plus de la cataracte, « Les secrets médicaux d'un fonctionnaire » mentionnent le glaucome connu alors comme la cécité noire (*hei-mang*) ou l'obscurité nuageuse (*wou-yun*) ou la cécité à écran vert (*Lou-yi tsing-mang*). Un obstacle au libre cours de l'humeur aqueuse dans la chambre antérieure est pour les modernes la cause de la maladie. Pour Wang T'ao, « ce mal est dû à l'obstruction du conduit du foie occasionnant la stagnation des humeurs intra-oculaire ». L'importance du traitement précoce est soulignée : « Lorsque la maladie est fermement établie, rien ne peut la guérir ». L'auteur passe ensuite à la cautérisation dans le traitement du pannus et à l'épilation dans la trichiasis ; cette dernière est décrite comme suit : « L'opérateur doit avoir une bonne vue. L'opération est faite de préférence de bonne heure le matin lorsque la lumière est bonne. Une paire de pinces est le seul instrument requis. On doit prendre soin d'arracher le poil par la racine. Lorsque les poils irritants sont arrachés, l'irritation s'arrête immédiatement. La nuit on peut appliquer un onguent calmant sur la partie douloureuse. La guérison survient après un repos de trois à cinq jours. Voici quelques plantes utilisées par les ophtalmologistes de cette époque : *Fraxinus bungeana*, *Coptis chinensis*, *Cassia tora* (*Kiue-ming-tseu*), *Kochia scoparia* (*ti-fou-tseu*), *Asarum sieboldi* (*si-sin*), etc... Parmi les *animalia*, le foie de bouc, la bile de porc, les crustacés, les coquillages, les perles, etc... Dans les drogues d'origine minérale : le borax, le chlorure de sodium, le carbonate de plomb (*hou-fen*), l'alun, etc...

En plus du traitement chirurgical de la cataracte par l'acupuncture, il existe aussi la méthode de « saigner la tête par les aiguilles ». C'est une des rares allusions à l'acupuncture qui n'est pas mentionnée parce que cette technique était en partie oubliée et qu'elle était devenue, de ce fait, d'un maniement difficile et dangereux.

Cet ouvrage donne d'utiles indications sur l'histoire et le folklore de la Chine. Des allusions aux quatre éléments et à l'ophtalmologie dénotent

l'influence indienne. Le *Wai-t'ai pi-yao* étudie notamment la parasitologie, les maladies infectieuses, les fièvres, les maux de gorge, la malaria, le choléra, la dysenterie, la gonorrhée et la lèpre. Il traite également des maladies du cœur et des poumons, du diabète, de l'apoplexie, des déficiences, des œdèmes, de la traumatologie, de la gynécologie, de la pédiatrie et de la moxibustion.

La *People's medical publishers* (1957) a réédité la version de King Yu-Kiu. C'est une photolithographie qui comprend une nouvelle ponctuation et surtout les corrections de Tch'eng Yen-Tao des Ming (1368-1644), suivies de celles du Japonais Yamawaki Hirayasu. Elle présente d'intéressantes études sur les fomentations analgésiques et antispasmodiques.

V. — MALADIES DIVERSES

La tuberculose (*tch'ouan-che*) est étudiée dans le *Huan-kan tch'ouan-che fang* de Sou Yeou, *tch'ouan-che* (transmission au cadavre) désignant le caractère particulièrement grave de la maladie. Il en est aussi question dans le *Kou-tcheng ping-kieou fang* de Ts'ouei Tche-T'i où la tuberculose osseuse, appelée *Kou-tcheng* (inflammation des os ?), est traitée au moyen de la moxibustion.

Le béri-béri est étudié par Tsing Ki Tseu (*Kio-k'i louen* : Traité du béri-béri) ; Li Siuan (*Ling-nan kio-k'i louen* : Traité du béri-béri des Passes du Sud) et *Kio-jo fang* (Recettes pour les faiblesses des jambes).

VI. — PÉDIATRIE

Le plus ancien traité de pédiatrie est la « Fontanelle » (*Lou-sin king*). Sa chronologie est discutée. Toutefois, le fait qu'elle signale l'emploi du venin de crapaud en thérapeutique alors que cet agent est inconnu du *T'ang-pen-ts'ao* permet de la considérer comme postérieure à ce traité. On peut la situer à la fin de l'époque T'ang et au début de l'époque Song. Il a été incorporé dans l'Encyclopédie de la période Yong Lo (1403-1425).

VII. — CHIRURGIE

Lin Tao-Tchö (841-846) (*Li-chang sin-touan*) donne les règles du traitement des fractures ouvertes et fermées, conformes à ceux de la chirurgie moderne.

VIII. — OBSTÉTRIQUE

King-biao tch'an-pao (Les trésors de l'obstétrique), de Tsan Yin (c. 900) est la première monographie traitant des maladies de la femme⁽¹⁴⁾. Les dysménorrhées sont provoquées par le vent et le froid qui ont tendance à refroidir le sang et à le faire stagner. L'hémoptysie et la tuberculose peuvent amener la cessation des règles. On les appelle en médecine classique : maladies dues à l'épuisement du sang (*biue k'ou*). La leucorrhée est étudiée avec les abcès du sein, la grossesse et les nausées, l'éclampsie puerpérale, la polyurie, la rétention d'urine, hématurie, hydropisie et les fièvres (de nature typhoïde ou palustre), la dysenterie, les avortements, l'accouchement et ses complications, l'hygiène et la diététique.

IX. — SEXOLOGIE

Nous étudierons cette question à partir de l'Antiquité, à la lumière des livres récents de Van Gulik⁽¹⁵⁾ (16).

(14) Cf. Li T'ao : A brief history of Obstetrics and Gynecology in China from Ancient Times to before the Opium War. *Chinese Medical Journal*, vol. 77, n° 45, November 1958. Analysé par P. Huard et M. Wong. Archives Internationales d'Histoire des Sciences (1958).

King-biao tch'an-pao (Les trésors de l'obstétrique), par Tsan Yin, 40 pages. Format 18,2 × 25,7 cm. Prix : 0,32 Yuan. Première réédition photolithographiée. *People's Medical Publishers*. Peking (1957).

(15) *Erotic colour prints of the Ming period*, with an essay on Chinese sex life from the Han to the Ch'ing Dynasty (B.C. 206-AD 1644), Tokyo, 1951 ; XVI-242 pages de texte anglais, 210 pages de texte chinois, 24 pages de reproductions, 22 planches.

(16) R.H. Van Gulik : *Sexual life in Ancient China*. Leiden E.J. Brill (1961). Format 20 × 27 cm, 392 pages, 22 figures et 22 planches.

1. *Tcheou*. Sous les Tcheou postérieurs (770-22 av. J.-C.), l'homosexualité existe et le nom de Long-Yang-Kiun, ministre d'un prince de Wei (c. 400 ans av. J.-C.) est devenu le synonyme de pédéraste.

Les Eunuques sont également signalés dans les livres des Odes. Ils supervisent le harem. La position sociale des époux est réglée par le confucianisme mais leurs relations sexuelles n'intéressent que le taoïsme. A signaler l'inceste de Nan-Tseu, femme de Ling, prince de Wei, avec son frère (494 av. J.-C.).

Le baiser faisait partie du protocole de début de l'acte sexuel et n'était jamais pratiqué en public.

Han. La bibliographie des Han a retenu les titres de huit traités de la chambre à coucher (*fang-tchong fang-nei*). L'un des rédacteurs est connu, Yong-Tch'eng. C'était un magicien taoïste de la fin des Han antérieurs.

Les relations sexuelles sont obligatoires avec les femmes et les concubines jusqu'à soixante ou soixante-dix ans suivant les auteurs. Seul le deuil interrompt ce devoir. A partir de cet âge (soixante ou soixante-dix ans) les époux peuvent mettre, dans le même coffre, leurs vêtements, jusque-là serrés isolément. Les trois premiers empereurs Han Kao-Tsou, Houei-Ti et Wen Ti furent des bisexuels, tiraillés par des favoris des deux sexes. Les Han postérieurs furent célèbres par leurs débauches.

Souei. Les traités de sexologie sont assez nombreux, surtout si l'on retient les passages des classiques taoïstes consacrés à ce sujet. Ils ont tous été perdus, mais des extraits ont été conservés dans le *I-shin-po* de Tamba Yasuyori (982-984) dont les transcriptions se sont avérées très correctes.

Par ailleurs, il existe des éditions ultérieures mais mutilées et expurgées : le *Sou-niu-fang* (Recettes de la fille de simplette) réédité par Souen Sing-Yen (1753-1818).

Li Tong-Hiuan, directeur de l'École impériale de médecine (c. VII^e siècle) a rédigé un texte important, *Tong-hiuan-tseu* (*Ars amatoria*, de Maître Tong-Hiuan). Ce texte et le *Yi-sin-fang* ont été édités par Te Tö-Houei (1864-1927).

M. van Gulik a donné une traduction de l'*Ars amatoria* et du chapitre 28 du *Yi-sin-fang*, intitulé *Fang-nei-ki*. Cette traduction, anglaise pour les

phrases courantes, et latines, quand il faut braver l'honnêteté, demande un grand effort d'attention au lecteur.

L'inceste, très sévèrement puni était devenu très rare. Le sadisme, le masochisme, le saphisme, la bestialité, la pédérastie et la masturbation dans les deux sexes sont passées en revue. Certaines techniques telles que le *mien ling* sont passées au Japon sous le nom de *rin-notama* et ensuite en Europe ; elles montrent que le saphisme était très répandu dans les harems et dans les cercles d'actrices.

Tang. La prostitution est parfaitement organisée en associations payant des taxes au gouvernement. Elle est le support d'une haute classe de courtisanes poétesses et musiciennes (comme Yu Hiuan-Ki, c. 844-871) qui était invitée aux cérémonies publiques.

La littérature sexologique est représentée par la réédition des traités de l'époque précédente et par certains chapitres des grands traités médicaux. L'art de la chambre à coucher est devenu une branche de la médecine. A ce point de vue, la grande encyclopédie « Mille recettes de grand prix » de Souen Sseu-Mo (601-682) contient une section *Fang-tchong-pou-yi* (13 chapitres) ou *Fang-nei pou-yi*.

Comme Ko Hong, Souen est très réservé dans sa conception de l'hygiène sexuelle : « Le secret de l'art de la chambre à coucher est de ne pas se laisser aller aux extravagances sexuelles et à la recherche du plaisir charnel. L'homme doit, au contraire, contrôler sa libido, de façon à nourrir son essence vitale et à tirer bénéfice du coït pour affermir sa santé et se préserver de toute maladie. Tel est le subtil secret ».

En dehors des ouvrages médicaux, et des traités exposant sérieusement les sujets sexuels, apparaît une littérature pornographique inconnue jusqu'alors. Elle est représentée par certains ouvrages tels le *Ta-lo-fou* (Essai poétique sur la jouissance suprême) et le *Sou-niu-king* (Classique de la fille de simpleesse ou Classique du coït). Le premier traité porte le titre exact d'« Essai poétique sur la suprême joie de l'union sexuelle du Yin et du Yang, du Ciel et de la Terre ». Il est attribué à Po Hing-Kien (826), frère du fameux Po Kiu-Yi.

X. — MATIÈRE MÉDICALE

Les traités de matière médicale, de diététique et de thérapeutique ont été nombreux. Le *T'ang pen-ts'ao* (*Materia Medica* des T'ang) a été rédigé par Li Tsi sur ordre de l'empereur Kao Tsong (649-683) qui fit réviser tous les *Pen-ts'ao* en usage. Li Tsi, Duc de Ying, composa et publia la première édition avec la collaboration des médecins les plus éminents de l'époque. Il ajouta sept chapitres aux commentaires de T'ao Hong-King sur le *Chen Nong Pen-ts'ao King* et présenta ainsi l'ouvrage que l'on appelle *Ying-Kong pen-ts'ao* (*Materia Medica* du Duc de Ying). Quelques années plus tard, l'empereur ordonna à Tchang Souen Wou Ki, Duc de Tchao, et à Sou Kong, haut fonctionnaire et pharmacologue, assistés d'un comité de rédaction de vingt-deux personnes, de revoir le travail de Li Tsi afin d'en publier une deuxième édition. L'ouvrage fut augmenté de cent quatorze nouvelles drogues dont la thériaque Méditerranée apportée en Chine par une ambassade byzantine (K.C. Wong).

Le *Yo-sing pen-ts'ao* (Pen-ts'ao traitant de la nature des remèdes) est attribué par Li Che-Tchen à Tchen Kiuan, fonctionnaire de la dynastie Souei (581-617). Après la chute de celle-ci, il mena une existence érémitique, jusqu'à cent vingt ans. Mong Sien, haut fonctionnaire et vice-président de Ministère, écrivit plusieurs ouvrages sur l'efficacité des remèdes. Mais son œuvre essentielle reste le *Tche-leao pen-ts'ao* qui traite surtout des maladies carencielles et des régimes, et s'inspire du Tcheou Li (Livre des rites de la dynastie des Tcheou, IV^e-1^{er} siècles avant J.-C.) qui est à la base de l'école chinoise de diététique. Disparu sous les Ming, le livre de Mong Sien fut retrouvé dans les célèbres grottes de Touen Houang (c. 1906). Il a été étudié par Nakao (1934), King Li-Pin (1936) et Tch'en Pang-Hien (1958).